



Le Drone

DE L'ANTIPRESSE

N° 26 | 08.07.2018

Une arme de subversion massive

**Lectures d'été:
un peu de légèreté...**

Révolte ou guerre civile?

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

RECONQUÊTES par Slobodan Despot

Une arme de subversion massive

AU DÉBUT DU PRINTEMPS 2017, J'ENTAMAIS MON JEÛNE D'UN MOIS AU BORD DU LAC BAÏKAL. J'AI RACONTÉ CETTE EXPÉRIENCE DE SEMAINE EN SEMAINE DANS L'ANTI-PRESSE (N° 70, 71, 72), PUIS J'Y SUIS REVENU EN CRÉANT UNE NOUVELLE RUBRIQUE INTITULÉE RECONQUÊTES (ANTIPRESSE 75). NOUS AVONS ÉGALEMENT CONSACRÉ À CE THÈME UNE CONFÉRENCE TRÈS POPULAIRE DANS NOTRE FIEF DE LA VIDONDÉE. MAIS LE SUJET EST INÉPUISABLE...

Avant d'entamer ma série «légère» d'été — dès le prochain numéro —, il m'a semblé utile d'évoquer une fois de plus cette... quoi? Discipline? Diète? Thérapie? — Disons plutôt ce *mode de vie*. D'une part, parce que j'ai reçu tellement de courriers de lecteurs que je n'ai pu correctement répondre à tous: ceci sera une sorte de réponse générale. D'autre part, parce qu'il est utile et honnête d'évaluer une expérience sur la durée et non seulement sur ses effets immédiats.

Mais le motif immédiat de cette réflexion est le fait que je me trouve au milieu d'une huitaine de jeûne avec quelques amis dans mon fief de Vrdnik, en Serbie.

Vrdnik est un ancien village minier de la Fruška Gora, la chaîne de collines bordée par le Danube (au nord) et la Save (au sud) et qui s'étend sur toute la Syrmie (Srem) depuis la frontière croate pratique-

ment jusqu'aux abords de Belgrade. Ce promontoire isolé dans la très monotone plaine de Pannonie est connu pour ses 17 monastères orthodoxes, qui lui ont valu le surnom de «mont Athos serbe». Elle est en grande partie protégée en tant que parc national.

La bourgade de Vrdnik (déformation d'un mont slave signifiant «la Mine») est sa principale destination balnéaire. Elle était surtout connue pour son monastère du XVIIe siècle doté d'une importance culturelle de premier plan — et bien entendu pour son charbon. Mais elle a vu son destin changer du tout au tout, au début du XXe siècle, lorsqu'un des puits d'extraction fut envahi par des eaux thermales. Ces eaux saturées de sodium, de magnésium et de sulfites jaillissent à 32,8 degrés et sont recommandées pour le traitement des rhumatismes et autres problèmes articulaires. Favorisant la

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

convalescence postopératoire, elles ont suscité la création d'un centre hospitalier de réhabilitation.

Le centre thermal, tout comme l'hôpital, offre une émouvante relique de la gestion d'État socialiste. Le personnel y est fatigué, le mobilier encore bien davantage et l'architecture hideuse, mais la modestie des prix, la qualité et l'abondance de l'eau chaude attirent des foules venues non seulement des deux grandes villes de Serbie, Belgrade et Novi Sad, assez proches, mais encore des pays voisins. Depuis quelques années, un entrepreneur a construit tout à côté un hôtel cinq étoiles avec un spa et des soins de niveau mondial qui draine une clientèle encore plus cosmopolite.

Notre retraite se situe sur les coteaux fruitiers qui dominent la petite station. On y jouit d'un air très pur constamment brassé par les vents et de cette ambiance de campagne profonde qu'on connaissait dans la France des années 70, où les seules «nuisances» sont constituées de l'aboïement des chiens, la nuit, et du chant du coq. Dans les trois maisons qui composent le hameau, on peut loger huit personnes à l'aise, douze en mode «course d'école». En l'occurrence, nous ne sommes que quatre.

LE SAUT DANS LE VIDE

Le programme se compose de quatre jours de jeûne intégral (à l'eau seule), et de quatre jours de réalimentation avec de petites quantités de fruits et de légumes. Même



sur une aussi brève période, c'est l'occasion de faire des observations fascinantes sur le fonctionnement de notre corps, son interaction avec l'esprit et — surtout — les métamorphoses mentales et spirituelles provoquées par le jeûne.

Je ne commenterai pas ici la manière dont mes compagnons ont vécu cette expérience, une initiation pour deux d'entre eux. La réaction au jeûne varie beaucoup de cas en cas, et l'on ne peut témoigner que de ses propres sensations. En ce qui me concerne, je l'encaisse très bien. La sensation de faim disparaît dès le premier jour, les malaises liés au passage à l'autophagie (acidose) sont légers et je ressens un élan de vigueur dû à la fois à la combustion de mes propres graisses et à l'arrêt du système digestif, gros consommateur d'énergie.

Ceci est mon troisième jeûne



bref après le Baïkal, et certains mécanismes se mettent en place de manière plus rapide et familière. Avant le «saut dans le vide» d'un mois, l'an dernier, je n'avais jamais jeûné. Comme tout un chacun, j'avais des appréhensions: va-t-on tenir? Sera-t-on malade? Tourmenté par la faim, le manque, l'ennui? J'ai tenté de décrire dans mes reportages le degré d'intensité de ces détresses. Dans mon cas, il fut très faible.

Négligeable même, eu égard aux résultats. Pour ne prendre que le plus évident: en arrivant au Centre de médecine orientale de Goriatchinsk, le 20 mars 2017, je pesais 134 kilos. Au jour où j'écris, le 7 juillet, j'en ai 109. Une reprise partielle est probable dans les jours qui suivent, mais, l'un dans l'autre, ce processus m'aura permis de larguer plus de 20 kilos sans retour.

Le plus visible est rarement le plus

important. Le Dr Walter Habicht, grand connaisseur de la méthode de jeûne russe et qui m'a recommandé le Baïkal, m'a rappelé récemment au téléphone que c'était avant tout pour des raisons psychiques, avant les problèmes de surpoids, que je m'étais adressé à lui. Distraction, angoisse, mélancolie: un cocktail familier aux écrivains, mais qui a détruit nombre d'esprits ou les a noyés dans les drogues. Le jeûne n'élimine pas tous ces maux, mais nous donne la ressource de les maîtriser. En le pratiquant, on comprend intérieurement son sens concret pour la vie spirituelle, un sens dont les traditions ne nous livrent que l'aspect formel et rituel.

J'ai été frappé en particulier par l'évidence de la retraite du Christ dans le désert. L'épreuve n'était pas dans la privation de nourriture, mais dans les tentations du Diable. Le

jeûne était une arme pour les affronter, non un obstacle supplémentaire. Et la durée même correspond à la réserve d'un adulte de corpulence moyenne. «*Après avoir jeûné 40 jours et 40 nuits, il eut faim*» (Matt. 4.2). Même cette notice précise et sobre correspond à la constatation des pionniers (Shelton, Nikolaev) et des cliniciens: lorsqu'un être humain arrive au bout de ses provisions intérieures, son corps se signale par le retour de la faim. D'une simplicité évangélique!

UNE RÉVOLUTION DANS UN VERRE D'EAU

A un niveau bien plus humble, le jeûne a modifié nombre de mes habitudes, tant alimentaires que mentales. Je passe sur l'aspect nutritif, il est amplement détaillé dans la littérature — ne mentionnerai que cette exquise et improbable redécouverte du royaume des légumes! Sur le plan mental, il a entraîné des remises en question parfois abruptes et mal maîtrisées qui ont conduit à des catastrophes dans mes relations avec mes proches. De manière moins dramatique, j'ai démultiplié mon aversion pour les idées toutes faites, la pensée polarisée et les phrases-types. L'expression «pourquoi pas?» revient de plus en plus souvent dans ma tête et mes mots.

Je l'observe ces jours-ci avec mes «novices» comme je l'ai observé sur moi-même au début: le jeûne n'est pas une thérapie ni un régime, c'est le signe d'une autre conception de la

vie. Par conséquent, celui ou celle qui y entre doit déposer ses vieux habits à l'entrée. La sensation est vertigineuse et angoissante, comme pour l'oisillon qui vole pour la première fois. Il s'agit, d'une certaine manière, d'un véritable saut dans le vide. Vous savez qu'il ne peut rien vous arriver, que l'atterrissage sera doux et le vol prodigieusement intéressant. Mais toute la légion des petits démons appelés Habitudes, Usages, Idées Préconçues s'efforce de vous en dissuader. Cela crée des conflits internes dont l'expression «j'ai trop



faim» est la résultante. Mais lorsqu'on questionne sérieusement cette faim, au deuxième ou troisième jour, qu'on s'efforce de décrire le phénomène concret, on s'avise qu'elle ne vient pas du ventre, mais de la tête. La faim est le prête-nom de tout ce qui en nous refuse de changer.

Une retraite de jeûne pose d'abord à tout citadin un problème insoluble: un brusque supplément de temps



libre. L'absence des trois repas quotidiens ajoute trois heures, en moyenne, à notre journée active. Comment les meubler? Nombre de gens ne supportent pas, dans cette soudaine irruption de calme, leur propre compagnie. Où sont nos dîners, nos grignotages, nos apéritifs? Où sont les mille distractions qui nous permettent de ne pas penser à nous?

Rester seul avec soi-même est un supplice pour l'humain moderne. C'est pourquoi la plupart des centres spécialisés, que ce soit le chiquissime Büchinger au lac de Constance (où l'on «jeûne» avec des bouillons!) ou l'austère sanatorium ex-soviétique de Goriatchinsk, imposent à leurs «patients» une prise en charge de tous les instants: gymnastique, conférences, films, briefings, promenades communes... Pourtant, l'un des apports les plus précieux d'une retraite de jeûne réside précisément dans cette redécouverte de son propre être au travers des transformations surprenantes qu'il éprouve.

D'instinct, j'avais refusé la stratégie du divertissement et réclamé, au Baïkal, qu'on me laisse seul autant que possible. Ces heures de solitude, parfois vertigineuses, se voient accentuées encore par la suspension du commerce continu des intestins. Comme bien d'autres, j'ai découvert combien il pouvait être angoissant,

mais aussi fructueux, de se retrouver seul à seul, dans le silence, avec cet inconnu: soi-même.

NOTRE ALLIÉ VENU DU FOND DES ÂGES

C'est dans cette solitude, à mon avis, que s'enracine l'une des vertus les plus puissantes de cette philosophie pratique, pour peu qu'on la considère autrement que comme un simple moyen de perdre du poids. Rentrant en nous-mêmes, nous redécouvrons soudain un humain archaïque et pourtant tout proche, non programmé selon les cadences et les besoins de la civilisation industrielle. Nous nous souvenons alors que nous sommes peut-être seulement la cinquième, voire la sixième génération dans notre lignée à manger trois fois par jour, avec une régularité de pendules. Comment faisaient les 100, les 200 précédentes?

Et puis nous nous détachons, aussi, de nombre de maximes que nous avons crues sacro-saintes:

- *Mange ta soupe!* — Oui, si j'en ai envie. Si je n'ai pas envie, m'y forcer est une sottise. C'est que mon corps n'en a pas besoin.
- *Tu es malade? C'est qu'il te faut manger encore plus!* — Faux: les animaux et les humains avertis cessent totalement de manger pour se soigner. Comme on le montre dans le reportage devenu classique de Sylvie Gilman et Thierry de Lestrade, «Le jeûne, une nouvelle thérapie?» (Arte), se priver de nourriture accroît la résistance aux chimiothérapies et consume les cellules cancéreuses.
- *Le jeûne fait perdre la masse musculaire.* — Archifaux: toutes les études montrent que le corps s'attaque prioritairement à ses réserves de graisse.
- *Les pertes de poids trop brusques sont aussitôt compensées.*



— Oui, si l'on revient à son régime d'avant. Mais au sortir d'un jeûne, justement, on n'en a pas envie. On y revient surtout par conformisme social.

Cette réfutation de nos «bonnes vieilles habitudes de table» et de certaines représentations immuables sur le sain et le désirable dans l'hygiène de vie débouche presque nécessairement — du moins chez moi — sur une révision générale de notre relation à la collectivité. J'ai toujours été proche des idées souverainistes. L'initiation au jeûne m'a cependant permis de découvrir une souveraineté effective et immédiate, celle que personne ne peut vous confisquer: la maîtrise de votre alimentation. Une souveraineté qui ne commence pas par soi-même n'est qu'un édifice de mots.

Voilà en quoi le jeûne est en réalité un mode de vie. Il nous rend confiance dans nos propres ressources au moment où tout le «système» social qui nous entoure s'efforce de nous en faire douter. Il nous rend *individuellement autonomes* quand l'interconnexion et l'interdépendance s'imposent partout. Il met à notre portée une recette de bonne vie qui *ne coûte rigoureusement rien* au moment où la santé, dans les pays industrialisés, est devenue un business bien avant d'être un service pour autrui.

Depuis Hippocrate et jusqu'à l'aube de la Modernité, en passant par les recettes de grands-mères, nos ancêtres étaient coutumiers du jeûne. Au XXe siècle, sous le monopole de la médecine pharmaceu-

tique, cette pratique vieille comme le monde est devenue une activité subversive se transmettant de bouche à oreille. Ses pionniers et ses prosélytes, comme Herbert M. Shelton, ont été ignorés, calomniés voire jetés en prison. En Suisse, je connais des médecins qui recommandent officieusement le jeûne avec leurs patients, mais qui n'oseraient jamais le prescrire publiquement, craignant de lourdes conséquences sur leur carrière.

Après avoir côtoyé bien des milieux engagés, j'ai fini par me détacher de toutes les «causes» qui ne mettent pas la transformation *personnelle* au cœur de leurs préoccupations. En sus de toutes ses vertus thérapeutiques, le jeûne est aujourd'hui l'arme de résistance la plus efficace contre le totalitarisme de la consommation et le «grand hospice occidental» que notre société assise sur la peur et les maladies est en train de devenir. Quand nous nous plaignons que «tout nous échappe», qu'on nous «interdit tout», il est bon de se souvenir qu'il est une chose essentielle qu'«ils» ne peuvent pas nous prendre: notre santé. Car nous n'avons jamais cessé, depuis l'Antiquité, d'être «notre propre médecin». Il suffit de s'en souvenir.

CRÉPUSCULE

A Vrđnik, les journées commencent au chant du coq et se terminent à la tombée de la nuit.



On s'y promène dans des ruelles de campagne bordées de prunelliers, de pommiers ou de poiriers dont les fruits mûrs jonchent le sol et parfument chacun de nos pas. Quand on n'a rien mangé depuis plusieurs jours, ces odeurs nous apparaissent si denses, si profondes, qu'elles nous nourrissent. Le soir, on devise à la lumière d'une lampe à pétrole et puis l'on va calmement se coucher, avec la vague euphorie qu'éprouvent les conspirateurs et les révolutionnaires. Les choses sont plus simples qu'on ne le croit, et *beaucoup* plus simples que le système ne le voudrait.

PS — Une bonne nouvelle pour tous ceux qui s'intéressent à la retraite sur le lac Baïkal: le Centre de médecine orientale d'Oulan-Oudé, dont je fus le premier «cobaye» jeûneur de longue durée dans sa dépendance de Goriatchinsk, a construit un pavillon exclusivement réservé au jeûne avec une quinzaine de chambres confortables à 100 m de la rive du Lac. Il devrait être opérationnel dès octobre.

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Un peu de légèreté

AVANT DE «PASSER AUX CHOSSES SÉRIEUSES», PUISQUE DÈS LA SEMAINE PROCHAINE JE VOUS PROPOSERAI DES ŒUVRES PLUTÔT VOLUMINEUSES DESTINÉES À CEUX QUI PROFITENT DE LEUR ÉTÉ POUR CONSACRER PLUS DE TEMPS À LA LECTURE, QUELQUES CONSEILS DE LECTURE DE LITTÉRATURE PLUS LÉGÈRE, ET EN MOINS DE 300 PAGES!

Littérature plus «légère» ne veut pas dire de piètre qualité. Et je suis conscient qu'un certain nombre de lecteurs de cette chronique n'ont pas forcément le temps ni l'envie de se coltiner de gros volumes. Pas plus que son succès, la taille d'un livre n'est gage de qualité. J'ai donc choisi de vous parler de quelques livres destinés davantage à vous divertir qu'à vous «prendre la tête»: on est souvent très sérieux dans cette chronique, et ma foi, de temps en temps, un roman qui délasse n'est pas forcément malvenu: la littérature, ça sert aussi à ça!

Jean-François Merle est un drôle d'oiseau. Il est davantage écrivain par procuration qu'en nom propre, puisqu'en plus d'être éditeur dans une maison d'édition parisienne, il est également traducteur. Son premier roman, *Cale sèche* («Arléa-Poche», 2009), pour lequel il obtint le Prix du premier roman, parut en 1987, et son second... au mois d'avril de cette année! Soit un peu plus de trente ans entre ces deux livres: si ce n'est pas du poil dans la main, ça!



Dans *Le grand écrivain* (Arléa, 2018), il met à profit sa longue expérience de l'édition. Son héros, qui a déjà commis un premier roman, sèche sur le second. S'il a toute une collection de «premières phrases» qu'il a accumulées, il est incapable de poursuivre. Or son editrice, Dolorès, lui a versé pour ce «roman à venir qui ne vient pas» un à-valoir conséquent dont elle exige le remboursement, la date de remise du manuscrit n'ayant pas été tenue, et notre pauvre écrivain ayant avoué sécher dès la deuxième phrase. Catastrophe pour notre écrivain, qui évidemment n'a plus une thune... Quelques jours plus tard,

Dolorès le contacte pour lui proposer un marché: devenir «nègre» pour rédiger les mémoires d'André Maillencourt, «grand écrivain» mystérieux et secret, nobélisable et «lagardetmichardisé», comme l'écrit joliment Merle. Ce n'est pas sa seule trouvaille: Jean-François Merle joue avec la langue et le style comme un jongleur avec des balles, comme avec ce «chat qui entra d'un pas ecclésiast-

tique». Une petite plongée tellement réaliste dans le merveilleux monde de l'édition parisien, et dans un style enlevé!

Vous aimez l'humour britannique? J'ai ce qu'il vous faut! Les Éditions Héros-Limite viennent de rééditer un roman d'un écrivain irlandais qui connut son heure de gloire dans les années 1950, et est tombé depuis dans l'oubli. **Leonard Wibberley** (1915-1983) passa la plus grande partie de sa vie aux États-Unis. Il eut lui aussi plusieurs vies, puisqu'il prit différents pseudonymes selon les genres littéraires auquel il s'adonnait: Patrick O'Connor ou Christopher Webb pour les livres de jeunesse, Leonard Holton pour les romans policiers, entre autres. Sa carrière littéraire commença en 1947, et sur pas loin d'une centaine de livres publiés en anglais, seuls une dizaine furent traduits en français dans les années 1950. Après avoir réédité en 2017 La souris qui rugissait[1], les Éditions Héros-Limite viennent de ressortir Feu l'Indien de Madame, dans lequel Mme Searwood rencontre fortuitement l'esprit d'un Indien d'Amérique mort depuis près de 350 ans. Fortuitement, car il va dans un premier temps la sauver d'un bombardement allemand – la scène se passe à Londres en 1944. Seule Madame Searwood voit «Big Chief White Feather» (Grand chef plume blanche) et peut parler avec lui. Arrivé à Londres en 1616 pour servir la princesse Pocahontas qui s'était mariée à un Anglais, il choisit de rester en

Angleterre à la mort de la princesse. Il fut pris en pitié par Mme Plump-ton, aïeule de Mme Searwood. Il mourut lui-même en 1626, et profita des siècles qui suivirent pour «passer deux cent soixante fois les examens de sortie de l'université d'Oxford, et quatorze fois ceux de Cambridge*». Mme Searwood et son Indien bardé de diplômes fantômes vont sauver Londres des V2 que les nazis commencent à envoyer sur l'Angleterre. C'est burlesque, mais plein de sens: on a affaire à un moraliste, mais de façon fine et drolatique.

Goran Petrović est un auteur serbe né en 1961. Ses quatre romans ont été publiés en français dans le désordre: son premier, *l'Atlas des reflets célestes* (1993) est en fait le dernier à avoir été traduit en français (Éditions Noir sur Blanc, coll. «Notabilia», 2015). Cet *Atlas* est une œuvre onirique, une œuvre d'imagination foisonnante, érudite, joyeuse, drôle et intelligente. Dans une maison au toit bleu – le ciel –, où plutôt sans toit, puisque les huit personnages, que réunissent des affinités électives, ont décidé de le démonter pour ne pas se couper de «l'harmonie des sphères». Ils vivent de multiples aventures. On y apprend comment se défendre des voleurs de rêves, ou encore comment découvrir la nature secrète des miroirs. Les 52 tableaux forment une cartographie qui fait du lecteur un géographe de l'imaginaire. Un régal absolu! Et ses trois autres romans ne sont pas en reste: si vous aimez *l'Atlas des reflets célestes*, alors vous pourrez lire les yeux fermés –

en fait non: on n'a pas encore réussi à mettre au point «la» technique pour lire les yeux fermés, malgré ces merveilleuses «NTIC»! – *Le siège de l'église Saint-Sauveur* (1997, *Le Seuil*, 2006), *Soixante-neuf tiroirs* (2000, *Le Serpent à plumes*, coll. «Motifs», 2006) et *Sous un ciel qui s'écaille: cinéroman* (2006, «10/18», 2015). Goran Petrović est indéniablement l'un des plus grands auteurs serbes contemporains – avec Slobodan Despot, naturellement!

Et pour terminer, même s'il est certainement plus connu que ses trois coreligionnaires précédemment cités, et puisqu'il me reste un peu de place: direction le Nord et ce diable d'**Arto Paasilinna!** Venu au monde en 1942 dans un camion (!) durant l'exode face aux forces soviétiques – ceci explique cela –, cet écrivain finlandais né en Laponie est un remède absolu contre la déprime, le stress, voire même – soyons modernes! – les premiers symptômes du burnout (cette arme de destruction individuelle et néanmoins massive inventée par les entreprises pour mettre hors-jeu leurs salariés sans avoir à les virer...). Avec trente-cinq romans, dont dix-sept traduits en français, il est le porte-étendard de la littérature finnoise et de la fantaisie à la mode scandinave. Son «roman culte» est indéniablement *Le lièvre de Vatanen*

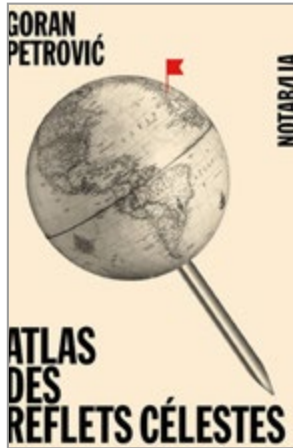
(1975, *Gallimard*, coll. «La bibliothèque», 2004): l'histoire d'un journaliste qui percute un lièvre avec sa voiture, le récupère et en fait son compagnon pour remonter vers le cercle polaire. Aucun de ses romans (en tout cas parmi ceux qui ont été publiés en français) n'est à jeter. Je ne les ai pas tous lus, mais je n'ai jamais été déçu, avec, en vrac, une préférence pour *Petits suicides entre amis* (1990 «Folio», 2005), *Le bestial serviteur du pasteur Huuskonen* (1995, «Folio», 2008), *Le cantique de l'apocalypse joyeuse* (1992, «Folio», 2009), et *Le fils du dieu de l'Orage* (1984, «Folio», 2006).

J'en profite pour souhaiter à toutes et à tous les abonnés à *Antipresse* de bonnes vacances – littéraires, of course! –, pour ceux qui ont la chance d'en avoir, et je conseille aux autres – les forçats estivaux, ou ceux qui n'en ont pas les

moyens... – de ne pas oublier que lire est la plus belle façon de voyager sans même avoir besoin de quitter son chez-soi.

~~~~~  
NOTE

1. Seuls deux romans de cette série intitulée «La souris du Grand Fenwick», qui en comprend cinq, furent publiés en français par les Éditions Fasquelle, respectivement en 1955 et 1959.



ENFUMAGES par Eric Werner

## Révolte ou guerre civile?

**D**OIT-ON CONCLURE QUE RIEN NE VIENDRA JAMAIS ARRACHER LES SOCIÉTÉS EUROPÉENNES AUX DÉLICES D'UNE PAIX PERPÉTUELLE, SE CONJUGUANT AVEC CELLES, PROPREMENT INEXPRIMABLES, DU VIVRE-ENSEMBLE?

Dans un livre récent: *La nouvelle lutte des classes: Les vraies causes des réfugiés et du terrorisme*, le philosophe néomarxiste Slavoj Žižek renvoie dos à dos les «populistes» hostiles aux migrants et les représentants de la «gauche bien-pensante», favorables, eux, à l'ouverture des frontières. Il s'en prend en particulier à ces derniers en les traitant d'«hypocrites»: hypocrites, en effet, car «ils savent très bien qu'une telle chose (i.e. l'ouverture des frontières) ne se produira jamais puisqu'elle déclencherait aussitôt une révolte populiste en Europe»[1].

Cette dernière proposition est très discutable. Personnellement, je ne crois pas du tout que l'ouverture des frontières, si elle devait un jour se produire (certains diront d'ailleurs qu'elle s'est *déjà* produite: elle est *déjà* aujourd'hui une réalité), déclencherait la moindre révolte («populiste» ou «non populiste», qu'importe). C'est très invraisemblable. Ou alors il faudrait imaginer d'autres facteurs concomitants: une crise économique majeure, par exemple, s'accompagnant, entre autres, d'un effondrement du système bancaire, avec en prime une rupture des circuits d'approvisionnement, etc. Là, oui, peut-être, il y aurait un risque. Un petit

risque. Mais l'ouverture des frontières, à elle seule, non: je ne le pense pas. Les gens ne sont pas prêts, à mon avis, à se révolter. Ils sont au contraire prêts à tout avaler.

Ce qui ne signifie naturellement pas que l'ouverture des frontières leur cause un très grand plaisir. Assurément non. Ils y sont même assez hostiles (tous les sondages le montrent[2]). Ils ont pleinement conscience des périls auxquels une telle ouverture les expose, périls qui, en partie, se sont d'ailleurs déjà concrétisés: insécurité, aliénation culturelle, atteinte au mode de vie, etc. Mais tout en ayant pleinement conscience, ils ont, parallèlement aussi, très largement intériorisé le discours officiel à ce sujet, discours selon lequel l'ouverture des frontières répond au «sens l'histoire»: c'est inévitable, on ne peut pas faire autrement. C'est évidemment faux, on pourrait très bien faire autrement. Mais c'est ce que les gens croient. Et donc ils se résignent.

Sans compter que même si une telle révolte se produisait, l'État ne resterait bien sûr pas les bras croisés. Sa réaction serait immédiate et sans doute brutale. Il pourrait évidemment se faire que les forces de l'ordre en viennent *elles-mêmes* à se révol-

ter. Pourquoi non. Mais à l'heure actuelle au moins, un tel scénario n'a que peu de chance de se concrétiser. C'est une des raisons aussi pour lesquelles les gens ne bougent pas. On dit volontiers que la peur est le commencement de la sagesse. Je laisse à d'autres le soin de dire si la non-révolte est ou non synonyme de sagesse, mais une chose est sûre: c'est que l'État inspire aujourd'hui une grande peur (en partie fondée, au demeurant).

Doit-on pour autant en conclure que rien ne viendra jamais arracher les sociétés européennes aux délices d'une paix perpétuelle, se conjuguant avec celles, proprement inexprimables, du vivre-ensemble?

Jusqu'ici nous nous sommes placés sur le terrain rationnel. Il n'est pas rationnel de se révolter si l'on croit qu'il n'existe pas d'alternative à un état de choses donné. Cet état de choses plaît ou ne plaît pas, mais rationnellement parlant on est conduit à s'y résigner. La peur de l'État agit aussi dans cette direction. Cela n'a pas de sens de se révolter, si la seule issue envisageable à une éventuelle révolte est la mort, l'encellulement à vie ou l'internement psychiatrique sous neuroleptiques. Sauf que les attitudes et comportements ne sont que rarement commandés par les seuls calculs rationnels. Il faut aussi tenir compte des passions humaines.

Un titre d'ouvrage retient à cet égard l'attention: *Vers les guerres civiles: Prévenir la haine*[3]. L'auteur, Charles Rojzman, se définit

lui-même comme un «faiseur de paix», au sens où il essaye de faire se rencontrer les gens là où ils ne se rencontrent pas (ou plus). C'est très méritoire de sa part. Il essaye aussi d'amener les gens à dire ce qu'ils ont sur le cœur, car c'est ainsi, selon lui, qu'on désamorce les conflits. Il faut accepter les conflits pour être en mesure ensuite de les désamorcer. Les gens n'ont que peu l'occasion aujourd'hui d'exprimer leurs peurs et leurs colères. Ils gardent tout cela pour eux, avec, à la longue, le risque que cela fermente, et à terme qu'une explosion se produise. Pour empêcher l'explosion, il faut donner la possibilité aux gens de s'exprimer. On retrouve ici certains acquis de la psychanalyse clinique, en particulier ceux utilisés en thérapie familiale. Sauf qu'ici il ne s'agit pas de thérapie familiale mais sociale: l'idée sous-jacente étant que la société n'est rien d'autre qu'une plus grande famille, point évidemment très discutable.

Cela étant, le livre n'en propose pas moins plusieurs idées intéressantes. On remarquera d'abord qu'il n'est pas ici question de *révolte* mais de *guerre civile*. S'il est relativement facile de réprimer une révolte, il est en revanche plus difficile de venir à bout d'une guerre civile. Car, comme toute guerre, la guerre civile obéit à une logique adaptative, logique qui, une fois mise en mouvement, tend à aller jusqu'au bout d'elle-même. Ce n'est pas en vain que Clausewitz parlait d'«ascension aux extrêmes». Les guerres civiles vont facilement jusqu'au bout d'elles-mêmes.

On remarquera par ailleurs que la guerre civile est ici mise en lien avec la haine: c'est le sous-titre du livre. La haine ne relève pas du *logistikon* (la partie rationnelle de l'âme selon Platon) mais du *pathètikon* (sa partie irrationnelle). Elle aussi est difficilement maîtrisable, car justement elle relève du *pathètikon*. Tout au plus peut-on élever des garde-fous pour empêcher qu'elle ne déborde. C'est ce que fait l'État au travers, on le sait, de toute une série de lois dans ce domaine. On veille, en particulier, à ce que la haine reste circonscrite à la sphère privée. Mais on ne peut pas empêcher qu'elle n'existe. Les lois se heurtent ici à certaines limites. On peut empêcher que la haine ne s'extériorise, non en revanche qu'elle n'habite le cœur humain, ni ne s'exprime, qui plus est, alors, surabondamment, dans la sphère privée. Telles sont les limites du code pénal.

Et donc la haine ne se voit pas. Mais ce n'est pas parce qu'elle ne se voit pas qu'on peut pour autant parler de vivre-ensemble. Les apparences sont à cet égard trompeuses. Extérieurement parlant, rien ne se passe, les gens vont et viennent

comme si de rien n'était. Ils sont même tout sourire. Tout baigne. Et à un moment donné c'est l'explosion. «Les violences collectives se préparent longtemps à l'avance», écrit Rojzman, qui précise: «La période d'incubation peut durer plusieurs décennies»[4]. Rojzman cite l'exemple du Rwanda, mais aussi du Liban, des Balkans, etc.

Qui dit période d'incubation dit que pendant cette période, la guerre civile est déjà là, mais qu'elle ne se voit pas. Elle est dans la tête des gens. On peut en ce sens parler de «guerre civile virtuelle» [5]. Sauf qu'à un moment donné le virtuel s'actualise. C'est ce qui risque un jour de se produire en Europe.

~~~~~  
NOTES

1. Fayard, 2016, p. 16.
2. Selon un sondage Atlantico-Ifop publié le 20 juin, 67 % des Français pensent que l'*Aquarius* ne devait pas être accueilli en France.
3. Lemieux éditeur, 2016.
4. *Ibid.*, p. 67-68.
5. *Ibid.*, p. 192.

TURBULENCES

SERBIE | L'académie des casquettes à l'envers

L'université privée *Megatrend*, connue pour ses critères un peu fantaisistes dans l'octroi de diplômes, vient de lancer la filière académique la plus branchée du moment. «Sois le premier DJ diplômé au monde», proposent les affiches géantes placardées ces jours-ci à Belgrade.

«C'est exact que nous avons ouvert près notre Faculté de culture et médias une nouvelle filière, qui formera les DJ sur une période de quatre ans. Les deux premières années sont communes, les troisième et quatrième spécialisées. On y suivra l'enseignement des meilleurs spécialistes des domaines de la culture, des médias, de la scène, de la production musicale, de la scénographie, de la technique et de la technologie», déclare le recteur.

Une ex-étudiante s'est permis de critiquer la nouvelle offre sur les réseaux sociaux, écrivant: «J'ai honte d'avoir suivi la faculté de business auprès de Megatrend. Qu'êtes-vous devenus? Vous

tournez la formation en ridicule.» — Sur quoi un membre du personnel lui a intimé de rendre son diplôme.

Mais que pèsent ces souris grises? Une institution qui est «en négociation avec les plus grands DJ mondiaux, tels Bob Sinclair et David Guetta» ne peut qu'avoir le vent en poupe. L'enseignement devrait commencer dès novembre prochain, mais le programme est loin d'être prêt. Cela n'a pas empêché les candidats de se ruer sur les inscriptions!

Mais encore:

FRANCE | Les fuites diplomatiques n'inquiètent personne

MEDIAS | Sic transit gloria journalistica...

UK | Que de soucis pour la santé d'Assange!

AVENIR | Le graphique le plus important du siècle

Pain de ménages

LES LIVRES, MÉMOIRE DE L'HUMANITÉ

Les livres sont la seule mémoire de l'humanité; de tout ce qui a eu lieu, il ne reste que des faits ou des idées exprimées par des mots; les monuments disparaissent dans le feu, sous les sables, ou par l'effet du progrès des sciences; les tableaux s'écaillent et s'assombrissent. Quelques livres forment la légende de la terre. Heureux sont ceux qui en écrivent ou qui en éditent: ce sont les seuls témoins durables de notre tragique aventure!

— Edmond Jaloux.